

## EN GUISE D'INTRODUCTION

**G**eorge Bush, Tony Blair, Alain Madelin et quelques autres ont décrété en 2003 que j'étais un anti-Américain primaire.

Parce qu'à l'instar de 70 % des Européens, je m'opposais à la nouvelle croisade du pays de la libre entreprise (*« le renard libre dans le poulailler libre »*) pour se rendre maître du sous-sol de l'Irak et renforcer l'indépendance énergétique du pays le plus puissant du monde, j'étais – infâme mangeur de grenouilles et stipendié de Bagdad – sommé de faire acte de contrition et de m'agenouiller devant la statue de la Liberté (sa torche alimentée par Shell et Exxon ?), la Bible et la mémoire des GI's morts pour ma liberté.

L'anathème m'aurait été totalement indifférent si, au même moment, une partie de la presse internationale n'avait entonné le *la* à ces bellicistes et si, surtout, je n'avais entendu de braves gens, dont beaucoup de jeunes, dûment chapitrés et nourris au lait d'une propagande très bien organisée et relayée par le cinéma américain, nous rebattre les oreilles de l'héroïsme et du sacrifice des Américains « qui nous ont sauvés lors des deux dernières guerres mondiales ».

Même si cette dernière affirmation recouvrait une vérité intangible, même si les États-Unis avaient fait preuve d'un empressement moins tardif à intervenir lors de ces deux conflits, même si au lieu des cinquante mille cinq cent quatre-vingt-cinq

*L'Empire du mal ?*

morts de 1917-1918 et des quatre cent cinquante mille de 1941-1945, ils en avaient eu six millions comme d'autres peuples – je parle ici des seules pertes militaires –, cela ne m'obligerait en rien à saluer la guerre du Vietnam, leur maîtrise de l'épandage du napalm, à applaudir aux coups d'État du Chili, de la Grenade, à leur soutien indéfectible aux tortionnaires argentins, salvadoriens, indonésiens, à leur aide et à la formation assurées aux ayatollahs du Pakistan, de l'Afghanistan, aux Ben Laden, amis d'hier devenus ennemis d'aujourd'hui, à Saddam Hussein alors grand massacreur de progressistes irakiens.

En vérité, nous avons fait montre d'une certaine naïveté : le danger, ce n'étaient pas seulement les McDo, et leur *démontage* continue à me paraître illusoire. Pendant qu'on guerroyait contre la *mal bouffe* – un sujet qui me semble secondaire au moment où plus de la moitié de l'humanité ne bouffe pas du tout –, l'Amérique déployait des armes autrement puissantes : des films et des téléfilms à grand spectacle, et souvent très bien faits, s'assurant des millions d'entrées et raflant plus encore de dollars, des films de « guerre juste » retraçant le combat et les sacrifices des soldats américains lors de la Seconde Guerre mondiale dans la lutte contre le nazisme et les dictatures et préparant l'opinion mondiale à de futures interventions justifiées par avance. Fiction et réalité si intimement liées que l'ultime opération militaire, celle de la fausse-vraie capture du Méchant dans un trou à rats, porterait le nom de code du film préféré des néo-nazis et survivalistes américains, *L'Aube rouge*, héroïque illustration de la défense du sol sacré contre l'invasion soviéto-cubaine.

N'ayant pas forcément en mémoire l'analyse lucide de l'écrivain Gore Vidal – « Celui qui porte l'histoire à l'écran, fait l'histoire » –, il y a quarante ans, mes amis me traitaient de cinglé lorsque je leur présentais *Les Sept Mercenaires* comme une justification de la guerre du Vietnam, qui montrait de bons Américains répondre à l'appel de misérables paysans – Mexicains pauvres/Vietnamiens du Sud – menacés par d'infâmes brigands

*En guise d'introduction*

– bandits de même race/Vietnamiens du Nord. Depuis plus de trente ans, des *Bérets verts* à *Portés disparus* en passant par *Rambo*, de John Wayne à Sylvester Stallone et Chuck Norris, un certain cinéma américain réécrit l'histoire et donne bonne conscience et foi patriotique à ses spectateurs. Hier Tom Cruise et Steven Spielberg apportaient leur « soutien total » à George Bush, demain ils salueront peut-être la « libération » de l'Iran ou de Cuba...

Je suis au nombre de ces mauvais esprits qui croient que si nous ne sommes pas tous tombés sous le joug nazi, c'est parce qu'entre autres, n'en déplaît à ceux, nombreux, qui selon la formule percutante de Daniel Mermet, « vivent avec une mémoire hémiplegique », pendant l'hiver 1942-1943, des millions de Soviétiques ont, cent quatre-vingts jours durant, au prix de trois millions de morts, tenu tête et permis la capitulation des troupes allemandes le 2 février 1943 à Stalingrad.

Pour autant, j'ai, en mon temps, condamné l'intervention en Afghanistan comme celle en Tchétchénie, sans croire que la reconnaissance que je devais à l'Armée rouge libératrice devait s'étendre à la politique expansionniste ultérieure du pays du « socialisme réel » comme de celui du libéralisme mafieux.

Mais surtout, je ne reconnais pas à Bush, Blair, Madelin et consorts le droit de parler en mon nom, pas plus d'ailleurs qu'en celui de millions de citoyens américains ou anglais.

Car, loin d'être anti-Américain, je suis bien au contraire américainophile.

Enfant, un de mes livres de chevet était – il l'est resté – *Les Disparus de Saint-Agil*. Comme ses trois héros, je ne rêvais que de m'embarquer en passager clandestin pour le pays de la libre Amérique. Puis j'ai grandi avec Jack London, ses récits du Grand Nord, ses histoires de marins m'ont appris le courage, *Martin Eden*, *Le Talon de fer* la solidarité et l'humanité. Avec Mark Twain, j'ai été esclave en fuite sur la barque d'Huckleberry Finn. Avec Howard Fast, gladiateur aux côtés de *Spartacus* ou esclave révolté de *La Route de la Liberté*. Avec Dashiell Hammett,

## *L'Empire du mal ?*

Horace McCoy, Robert Finnegan et Michael Collins, j'ai endossé le costume de durs à cuire progressistes. J'ai chanté avec Woody Guthrie, Pete Seeger, Joan Baez et Bruce Springsteen et je voue une admiration durable à Burt Lancaster, qui combattit le maccarthysme et fut, avec Robert Ryan, Paul Newman et Joanne Woodward, et, plus tard, Robert Redford, Tim Robbins, Sean Penn et Susan Sarandon, l'honneur d'Hollywood.

Je suis l'ami de dizaines d'Américains, hommes et femmes, de tous âges, de toutes origines, de toutes professions. Je suis l'ami du peuple américain, de tous ces citoyens qui, à chaque nouvelle injustice, à chaque nouveau crime de leur gouvernement, m'empêchent justement de confondre un peuple et ses dirigeants et me persuadent qu'outre-Atlantique justice, solidarité et fraternité ne sont pas que vagues paroles de discours électoraux.

San Francisco, New York, Chicago, Cincinnati et leurs millions de manifestants, qui ont déferlé pacifiquement, témoignent de la démocratie américaine. Ils sont l'Amérique réelle, celle de Benjamin Franklin, de John Brown, de Jack London, de Toni Morrison et de Michael Moore. Celle des trois mille huit cents combattants des brigades Abraham-Lincoln et George-Washington, qui volèrent au secours de la République espagnole, celle des Marcheurs pour la Liberté des années 1960, celle de Martin Luther King et d'Angela Davis, de Leonard Peltier et de Mumia Abu Jamal.

Celle de *Spartacus*, pas celle de *Gladiator*.

Non je ne suis pas anti-Américain, ni primaire ni secondaire... Je n'ai jamais réduit l'Allemagne à Hitler, l'Italie à Mussolini, l'URSS à Staline, Israël à Sharon et la France à Pétain.

J'aime trop l'Amérique pour croire que George Bush, produit frelaté des machines à voter de Floride puis d'une vague paranoïaque digne de la guerre froide, puisse l'incarner.

Aujourd'hui, plus que jamais, je crois au peuple américain.

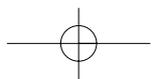
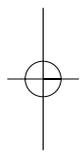
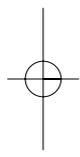
C'est le sens de ce livre.

On y trouvera peu – voire pas – de théorie, mais on y découvrira des pans entiers de l'histoire des États-Unis, des

*En guise d'introduction*

faits célèbres et d'autres ignorés ou délibérément occultés, parfois totalement dénaturés. Du passé et du présent, du bruit et de la fureur.

Pourtant, au-delà de la dénonciation de crimes intestins et de violences extérieures, du cynisme et de la brutalité du « gendarme du monde », on y sentira aussi, j'espère, l'admiration et l'affection durables que j'ai toujours portées au peuple américain.



# A

## ALAMO

À la seule évocation du mot Alamo, les plus de quarante ans qui se penchent sur leur jeunesse verront fleurir les souvenirs. Le film épique d'un John Wayne passé derrière la caméra, la mort glorieuse des cent quatre-vingt-six défenseurs du fort, des bandes dessinées innombrables, le lancinant *degiello* rythmant sinistrement l'assaut des troupes mexicaines...

Quel adolescent n'a pas vibré avec John Wayne, Richard Widmark ou Laurence Harvey sacrifiant héroïquement leurs vies pour la Liberté ?

Force et duplicité d'un certain cinéma américain ! Combien étaient-ils alors ceux qui décelaient la véritable guerre idéologique que livraient ainsi les États-Unis par cinéma interposé ? Le souffle de l'épopée emportait tout sur son passage, conscience politique comprise.

*Alamo* ou une des premières illustrations de la falsification de l'histoire. Qu'on en juge : longtemps espagnol, le Texas était devenu mexicain en 1821, sans que les privilèges accordés aux colons désireux de s'y installer aient été remis en cause. Une politique visant à l'époque, dans un espace gigantesque peuplé de moins de quatre mille habitants « blancs », à submerger sous le nombre les tribus indiennes soucieuses de défendre des droits dont personne ne se souciait réellement. Passé diverses

*L'Empire du mal ?*

péripéties, les colons américains, entendez « états-uniens », alléchés par des annonces faisant miroiter des conditions d'achat à des prix incroyablement bas, renforcèrent leurs positions, même si pour cela les nouveaux arrivés devaient adopter la nationalité mexicaine et embrasser la religion catholique, ce qui ne sembla pas poser de problèmes insurmontables. Sam Austin, le chef des premiers arrivés, put ainsi, avec l'accord bienveillant des autorités mexicaines successives, favoriser l'installation de nouvelles vagues d'arrivants, en 1825, 1828, 1831. De quatre mille cinq cents colons, on allait passer très vite à des chiffres largement supérieurs, puisque pour un Mexicain qui s'installait trois Américains en faisaient autant. L'état de grâce ne dura pas cependant. La plupart des nouveaux venus, protestants, fustigeaient en privé la « tyrannie mexicaine », et les riches colons venus du sud des États-Unis entendaient profiter de terres très riches pour y cultiver le coton. Or, qui dit coton dit esclaves et les planteurs de Virginie arrivaient déjà avec leurs « nègres ». Crime de libre entreprise, le gouvernement mexicain osa prendre un décret interdisant l'esclavage sur l'ensemble du territoire mexicain. Même si une exception fut vite consentie devant le concert de protestation des colons, l'atmosphère était à l'orage, d'autant que grand nombre d'économistes et politiques états-uniens, forts des précédents de l'achat de la Louisiane aux Français et de la Floride aux Espagnols, avaient entamé le siège de la Maison-Blanche pour pousser le gouvernement à acquérir le Texas.

De 1828 à 1830, on ne fera pas moins de trois offres au Mexique : un million de dollars, puis quatre, puis cinq. Pour mémoire, la Floride en avait coûté cinq et la Louisiane quinze des années auparavant.

Certains responsables mexicains avaient bien compris que l'analyse de Tocqueville s'appliquait comme un gant à la situation du Texas. Les colons américains y étaient déjà majoritaires lorsque le Mexique ferma le Texas à toute immigration américaine. Pourtant, tout en prenant cette décision, les autorités

*Alamo*

laissèrent se poursuivre le flot jusqu'à satisfaction des quotas. Encore ne s'agissait-il que de l'immigration légale, or c'est par centaines que des États-Uniens entraient clandestinement au Texas. Il est vrai aussi que l'instabilité gouvernementale était chronique au Mexique et que les Américains et Austin savaient parfaitement jouer des rivalités. Au point qu'en 1832, lorsque le général Santa Anna plaça littéralement au pouvoir son protégé Pedraza, les colons exultèrent et assurèrent le Mexique et son futur dictateur de leur indéfectible soutien.

Tout aurait pu en rester là, le Mexique ayant accordé des droits importants aux colons, confirmant les titres de propriétés, accordant la suspension pour trois ans des droits de douanes, si le puissant lobby sudiste à Washington, pressé d'ouvrir le Texas à la culture cotonnière et à l'esclavage, n'avait soudoyé nombre de parlementaires et lancé par presse interposée une campagne intensive de propagande de guerre.

En 1835, diverses escarmouches ayant fait long feu et la grande masse des colons se déclarant satisfaite de son sort, c'est Santa Anna lui-même qui fournit le prétexte si attendu en se proclamant dictateur et en instaurant un pouvoir autoritaire. En juin, le lieutenant-colonel Travis, à la tête de quarante volontaires, s'empare d'une forteresse tenue par l'armée mexicaine. Celle-ci les poursuit, on échange des coups de feu et une drôle de guerre s'engage entre le Mexique et ceux qui se font à présent appeler Texans. Sam Houston, ancien gouverneur du Tennessee ayant vécu chez les Cherokees et alcoolique notoire, protégé du président Jackson, est nommé chef d'une armée texane inexistante par Austin. Inexpérimenté, il se voit toutefois confier la lourde tâche de constituer une force militaire. Sans véritable autorité, il n'a sous ses ordres que quelques centaines d'hommes dont il fait un rempart qui tient Goliad et Alamo, deux avant-postes surexposés de la future armée.

Alamo n'est jamais qu'une ancienne mission en ruine. C'est là pourtant qu'on demande à cent quatre-vingt-sept hommes, militaires ou volontaires, de tenir. Le chef du poste,

*L'Empire du mal ?*

le lieutenant-colonel Neill, commence par s'octroyer une permission exceptionnelle, laissant les commandes à William Travis, lieutenant-colonel lui aussi, dont l'autorité est battue en brèche par celle de Jim Bowie. Pseudo-inventeur du fameux couteau qui porte son nom, aventurier distingué et séduisant ayant fait fortune dans le trafic d'esclaves, ses trente volontaires lui vouent une obéissance aveugle. À ce duumvir s'ajoutera bientôt un troisième larron, le légendaire Davy Crockett, tueur d'ours et d'Indiens devenu homme politique, définitivement guéri au moment des faits de ses rêves de présidence. Des hommes qui ne sont certainement pas ce qu'une imagerie d'Épinal a fait d'eux, mais auxquels on ne contestera pas le courage, dont ils ont tous trois à revendre.

Côté mexicain, Santa Anna a décidé de mettre un terme définitif à la fronde en donnant un avertissement sérieux au gouvernement des États-Unis, au cas, probable, où il serait tenté d'intervenir. Le 26 février 1836, le généralissime attaque Alamo avec quatre mille soldats aguerris. On connaît la suite. D'un strict point de vue militaire, le film de John Wayne est respectueux du déroulement des faits. Douze jours de siège, les assiégés exterminés, mille six cents soldats mexicains tués. Une défense héroïque, haute en panache et en bravoure, qui ne saurait pourtant faire oublier la vérité : les Mexicains étaient chez eux, comme ils le seront encore lors d'un autre combat de légende, celui de la Légion étrangère à Camerone, se faisant tailler en pièces pour défendre un empereur étranger imposé au Mexique par la France.

La chute d'Alamo et la mort magnifiée de ses défenseurs indignent les États-Unis, partout des volontaires revanchards se lèvent, qui affluent au Texas. Beaucoup d'entre eux ont compris que le gouvernement ne resterait pas sans intervenir et s'imaginent déjà à la tête de terres et de domaines enviables. Houston se voit bientôt chef d'une armée de près de huit mille hommes. Jouant de chance, il se retrouve face à une avant-garde mexicaine composée de mille trois cents Mexicains commandés

## *Alamo*

par Santa Anna en personne. La colère, la soif de vengeance des Texans galvanisés, sont censées expliquer la défaite à plate couture de l'armée mexicaine. Au cri de *Remember The Alamo*, l'armée texane écrase en un petit quart d'heure les troupes de Santa Anna, qui se rend à l'issue de la bataille. On oublie souvent de souligner que le rapport des forces était de six Texans pour un Mexicain ce jour-là !

La légende voudrait que, la boucle étant bouclée, l'indépendance du Texas en ait découlé naturellement. C'est aller un peu vite en besogne. Santa Anna prisonnier, l'armée mexicaine reste puissante. Selon une formule appelée à devenir célèbre, « pour préserver les vies et les intérêts d'Américains... », le gouvernement Jackson, sous le prétexte fallacieux de protéger les Texans contre des attaques indiennes, ordonne aux troupes fédérales de passer le Rubicon, en l'occurrence la Sabine, et d'y installer leur QG.

Jackson et ses partisans peuvent préparer l'annexion pure et simple du Texas aux États-Unis. C'est cependant compter sans l'opposition résolue des États du Nord, abolitionnistes, farouchement hostiles au lobby sudiste et refusant l'ouverture de nouveaux territoires à l'esclavage. Le Texas devient alors la très provisoire République indépendante du Texas...

Les années qui suivront seront marquées par un chaos politique incroyable. Des Texans tentent d'arracher le Nouveau-Mexique au Mexique par des incursions militaires, des escarmouches se multiplient avant qu'une véritable guerre se solde par la victoire des armées mexicaines et la déconfiture des Texans. Heureusement pour les colonisateurs, le président Tyler, exploitant très habilement des propositions de l'Angleterre à la France, au Mexique et au Texas en vue de réaliser une union économique, sait exploiter jusqu'à la corde le thème de la « destinée manifeste » (*cf.* cette entrée) et souligner le danger d'une telle présence si près des États-Unis. En 1844, le Congrès lui entonne le *la* et, le 29 décembre 1845, son successeur, l'expansionniste Polk, peut parapher le traité d'annexion du Texas aux États-Unis.

## *L'Empire du mal ?*

Croire que tout se terminait là serait illusion. Moins de trois ans plus tard, après des périodes alternant la carotte et le gros bâton et deux années de guerre ouverte, les États-Unis se grossiront du Nouveau-Mexique, de l'Arizona et de la Californie, deux millions de km<sup>2</sup>, soit quatre fois la France. En 1853, le traité de Mesilla viendra prélever une nouvelle portion du territoire national mexicain.

« Pauvre Mexique, si loin de Dieu et si près des États-Unis ! »

Ont-ils réellement tort alors, ces historiens mexicains qui avancent que les millions de *mojados* ou de *wet-backs* (« dos mouillés ») qui ont pénétré ces cinquante dernières années sur le sol des États-Unis ne feraient que réintégrer des territoires volés, et que le développement de l'espagnol dans tout le Sud-Ouest ne constituerait qu'un juste retour des choses ?

### **AMÉRIQUE**

Dès 1507, le malentendu ! Un explorateur florentin, Amerigo Vespucci, qui s'immisce entre les second et troisième voyages de Colomb pour accoster au Nouveau Monde, un géographe-cartographe germanique qui s'enflamme pour cet exploit dans une petite ville des Vosges, Saint-Dié, et il n'en faut pas plus pour que le nouveau continent soit baptisé *Americo* sur une nouvelle carte. Au malentendu s'ajoutant le mal écrit, le pays ainsi « découvert » va devenir *America*, l'Amérique.

Cinq cents ans plus tard, le vocable se confond avec États-Unis avant de le supplanter. Qu'un Américain puisse être aussi un Canadien, un Mexicain, voire n'importe lequel des habitants d'une grande partie de l'Amérique latine, ne semble guère effleurer grand monde. Comme si le terme d'Européen avait été annexé par les seuls Allemands ou les seuls Français !

Peut-être aurait-il fallu, comme l'ont fait les peuples d'origine hispanique, appeler dès l'origine *États-uniens* les citoyens des États-Unis.

Querelle de puristes ? C'est bien ce que prétendent les thuriféraires de la première puissance mondiale et on a beaucoup de